

« Something red »

Diane Pavlovic

Numéro 35 (2), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1985). Compte rendu de [« Something red »]. *Jeu*, (35), 165–166.



Un duo de passion et d'amour, avec Hélène Mercier et Paul Savoie. Mise en scène: François Barbeau. Photo: Daniel Kieffer.

Ce dépouillement raffiné, sous ses dehors bourgeois, modernes et de bon ton, suggérait une certaine notion de la beauté que l'intrigue elle-même parvenait mal à cerner, et qui lui était pourtant essentielle.

Mais le spectacle tenait avant tout au génie des comédiens. Hélène Mercier, tour à tour drôle et bouleversante, a incarné une Catherine inoubliable, tandis que Paul Savoie réussissait à tirer parti d'un personnage banal, sans grande épaisseur, à l'enrichir et à installer, par sa seule présence, une montée dramatique sourde, qui a fait de la scène finale un moment de vraie émotion.

diane pavlovic

«something red»

Texte de Tom Walmsley; traduction: Ronald Guévremont. Mise en scène: Daniel Valcourt, assisté de Lysanne Desmarais; décor et costumes: Anne-Marie Tremblay; éclairages: Claude Perron; musique: Pierre Gauthier. Avec Danielle Fichaud (Christine), Jean-Denis Leduc (Robert), Roger Léger (Alex) et Danielle Lépine (Élizabeth). Production du Théâtre de la Manufacture présentée à la Licorne, du 1^{er} mars au 13 avril 1985.

le sang à la tête

Cru, direct, violent, le texte de *Something Red*, pour paraître légèrement dépassé, n'en vise pas moins juste. La veine du réalisme social et du misérabilisme exacerbé y culmine en une histoire très noire, malgré l'humour froid qui émaille, çà et là, le suspense. Deux couples passent ensemble une soirée tendue où sont évoquées les années les plus délinquantes de leurs vies d'anciens *bums*. Alex a réussi à s'en sortir; il a trouvé du travail et habite avec Élizabeth, jeune universitaire brillante et séduisante. Robert, lui, chôme toujours,

amorphe, désabusé, accroché à son vieil anticonformisme et à Christine qui, à même un salaire misérable, l'entretient avec une bonne volonté aveugle.

Par une mise en scène rapide, nerveuse, au découpage parfois brutal, par un décor en deux parties fonctionnelles, dont un mur transparent qui ajoutera une touche d'onirisme (cauchemardesque) à l'image finale, par une interprétation très juste (Roger Léger est particulièrement impressionnant dans le rôle d'Alex) qui campe chaque acteur dans un type de jeu précis, par une habile transposition, malgré quelques tics de langage agaçants, de ce milieu dur dans une langue et une culture d'ici, on a réussi à élever ce drame au rang d'une troublante tragédie. Robert et Elizabeth ont un rapport secret. Or, si le sadomasochisme est en effet tabou, on a su le traiter sans fausse pudeur, et sans pour autant en faire la démonstration. Aussi, lorsque la cruauté et la soif du danger vont trop loin, transgressant l'interdit ultime, à la fin de la pièce, on nous épargne sang et larmes, mais on nous laisse avec une image autrement intense dans sa fixité implacable; une image presque floue, quelque chose de rouge dans le souvenir.

diane pavlovic

« je t'embrasse, sylvia »

Texte de Rose Leiman Goldemberg, d'après la correspondance de Sylvia Plath; traduction: Rosemarie Bélisle. Mise en scène: Michelle Rossignol; scénographie: Louise Lemieux; costumes: Mérédith Caron. Avec Huguette Oligny (Aurélia Plath) et Christiane Proulx (Sylvia Plath). Une production du Café de la Place, du 6 mars au 20 avril 1985.

un jeu généreux

Il arrive quelquefois — très rarement — qu'un film, un roman ou une pièce de théâtre touche très précisément ma corde la plus sensible et me secoue complètement, m'arrachant à ma confortable distance critique. C'est ce qui m'est arrivé lorsque j'ai vu *Je t'embrasse, Sylvia*, un spectacle pourtant très modeste, presque banal dans sa forme comme dans son contenu.

La pièce de Rose Leiman Goldemberg est construite à partir de la correspondance de l'écrivaine Sylvia Plath avec sa mère. Ces lettres témoignent de son cheminement douloureux de la passion de l'adolescence au désespoir et au suicide à l'âge de trente ans. Pourquoi cette réaction si émotive? Cette femme des années cinquante, déchirée entre la maternité, l'amour d'un homme et le besoin d'écrire, m'était tellement familière! Cette adolescente romantique, cette jeune fille toujours insatisfaite, éternellement à la recherche d'elle-même, ressemblait tellement à mes propres souvenirs... J'ai « marché » entièrement et

Huguette Oligny et Christiane Proulx dans *Je t'embrasse, Sylvia* de Rose Leiman Goldemberg. Photo: André LeCoz.